

## ÉCOLES DE VILLES

Écoles de villes ! — La ville ! mirage que poursuit le jeune instituteur perdu dans sa brousse au milieu de ses enfants et de ses paysans si peu compréhensifs, semble-t-il... Avoir un poste au chef-lieu de canton, à la sous-préfecture, voire à la préfecture est un rêve que caressent presque tous nos « jeunes ». Quant à ceux qui partent à la vraie ville, dans une des 5 grandes, ou à la capitale, on les envie !

Ayons la franchise de dire que leur sort n'est pas enviable, loin de là. Oh ! je connais les difficultés de l'école à classe unique, la tristesse du trop grand logis froid et vide de la jeune institutrice célibataire ; le ravaillement défectueux, la solitude morale, parfois si proche du désespoir. Et je reconnais volontiers que les débuts dans la carrière des normaliens et normaliennes de Seine et Seine-et-Oise, pour ne parler que de ceux-là, sont plus aisés que ceux des pauvres filles que l'on expédie dans tel coin reculé des Alpes, du Massif Central, ou seulement du Périgord ou de la Bretagne.

Et pourtant ! Et pourtant, on déchante, et plus grande est la ville, plus grande est la déception.

Le travail s'avère difficile ; la discipline, une hantise de tous les instants ; l'innovation, quasiment impossible.

Si on accepte de suivre le sentier battu, on devient vite un bon fonctionnaire sérieux et ponctuel, dont personne ne s'occupe, même pas les parents d'élèves ; un numéro d'une chaîne de montage, le montage d'un enfant, d'un homme !

Chaque maître fait très consciencieusement sa besogne, évitant autant que faire se peut, les ratés ; mais, comme dans toute chaîne de travail, à l'école, il y a des ratés. S'il s'agit d'autos ou de chars d'assaut, la pièce mal façonnée est renvoyée à son point de départ, et on n'en parle plus. Peut-on raisonnablement agir ainsi avec les enfants ? Vous me direz : non, on n'agit pas ainsi avec les enfants ! Non ? Alors, pourquoi trouve-t-on si souvent des enfants de 10, 11 et même 12 ans dans les C. P. Ces enfants sont toujours au point de départ de la chaîne.

L'école de campagne ne connaît pas ce travail divisé, subdivisé, étiqueté, normalisé. Elle va de l'avant, et prouve le mouvement en marchant.

Tous les maîtres d'écoles à classe unique sont, par la force des choses, des maîtres d'éducation nouvelle. N'a-t-on pas prétendu leur apprendre le travail par équipe, l'auto-correction, l'individualisation de l'enseignement ? Je signale à votre rêverie ce petit détail personnel, et je m'en excuse.

De 1915 à 1922, dans une petite, toute pe-

tite école de campagne, je n'ai été ni notée, ni classée ! Je ne savais pas ce qu'était une note. Mon institutrice nous a quittés à 65 ans, en 1922 !

L'école de ville a voulu simplifier le travail, par trop complexe, du maître à classe unique. Imitant l'usine, elle a réussi à faire de la répartition des élèves entre les maîtres un des buts à atteindre ; elle a faussé les résultats à rechercher, le passage dans une nouvelle classe devenant une véritable compétition. Elle a créé l'usine à instruction. Nous devons faire machine arrière, et revenir à une conception plus humaine de l'instruction et de l'éducation !

D'autres causes faussent les buts que nous poursuivons : C'est la matière humaine dans laquelle nous œuvrons. Nous avons à éduquer des ouvriers, des enfants d'ouvriers ; l'ouvrier, que Jules Guesde appelle la « marchandise-travail », marchandise-travail qui se vend le plus cher possible pour le moins d'effort possible ; l'ouvrier, « marchandise-travail » à qui on fournit le strict minimum pour vivre et se reproduire (voir C.G.T. et minimum vital).

L'ouvrier peut-il être payé moins ? Non. S'il est bien sage, si tous les ouvriers sont bien sages, seront-ils payés plus ? Non. L'ouvrier, maintenant, sait très bien que la fameuse, trop fameuse prime de rendement est une attrape, un moyen d'obtenir à moins cher une fraction importante de la main d'œuvre nécessaire.

Cet état d'esprit, fruit et lèpre du capitalisme, se retrouve chez tous les enfants de nos ouvriers. « Rien pour rien. » « Et même si tu payes, même si tu payes bien, j'essayerai de te tricher, de te tromper. »

Et l'enfant est convaincu, dans le tréfond de son âme, qu'il est dans son droit. Ce fils d'exploité se défend.

Vous allez penser que je suis dure. Hélas, c'est ainsi ! Il existe, c'est vrai, des ouvriers évolués socialement et politiquement, qui savent ce qu'ils veulent et où ils veulent aller. Ils ne sont pas encore la majorité. D'ailleurs, seraient-ils la majorité, ils n'en seraient pas moins des salariés, avec toutes les servitudes que cela comporte.

Ajoutez à ce tableau les conditions actuelles de vie : la faim, l'insécurité constante, les maladies, la guerre, la vie trépidante et harassante des villes, le foyer vidé tout le jour de ses occupants, partis tous à l'usine, à l'atelier, au bureau ou à l'école (avec cantine, à peu près partout) et dites-moi si notre premier devoir n'est pas de réagir et de nous unir pour mener à bien cette tâche colossale : préparer non la marchandise-travail que réclame la machine capitaliste, mais des hommes enfin libres, conscients de leur valeur et capables de s'en servir pour le bien de tous.

Disons-nous que quand nous essayons de guider nos enfants vers les voies de l'éduca-

tion nouvelle, nous ne faisons pas autre chose que tendre toute notre volonté, user toute notre foi pour les élever au rang de véritables hommes libres.

Un mouvement social important prend corps, et on parle de plus en plus de socialisation des entreprises. On essaye, timidement, d'en réaliser quelques-unes. N'avons-nous pas un rôle à jouer pour assurer la réussite de cette transformation de notre société, notre rôle d'éducateur? Ne devons-nous pas, tout en l'instruisant, développer le sens social, le goût des responsabilités, l'amour des tâches, mêmes ardues, librement acceptées et consciencieusement exécutées. Et nos petites coopératives si modestes et si simples ne sont-elles pas le premier pas vers cette auto-administration, rêve d'aujourd'hui, réalité de demain ?

La route est longue, la montée rude. Mais toute petite victoire gagnée sur la routine et la passivité, chez nous plus que partout ailleurs, est un pas de plus vers ces « lendemains qui chantent ».

Marie CASSY.